

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 46

Artikel: L'heure psychologique et l'heure vaudoise
Autor: B.C.L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bassin pencherait plutôt vers Genève, puisque nos débris lacustres tendent à s'en aller de ce côté-là.

L. M.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*.

Le *Conteur* de samedi dernier renferme un article beaucoup trop long, destiné à l'éreintement de l'accordéon et de ceux qui en jouent. Permis à l'auteur de l'article de trouver l'accordéon désagréable, mais permis aussi à d'autres de n'être pas de son avis. Pour moi, je raffole de cet instrument essentiellement démocratique et je prétends que l'accordéon bien manié est ravissant. Il y avait autrefois à Paris, sur le pont des Arts, un aveugle qui en jouait si admirablement qu'on faisait continuellement cercle autour de lui. Et sa musique était si empougnante que même ceux qui, étant trop loin, n'avaient absolument rien entendu, s'en allaient en disant : Comme c'est beau !

De vrais artistes en ce genre, ce sont précisément ces maçons piémontais dont parle votre correspondant et qu'il regrette sans doute de n'avoir pas, dans son latin de cuisine, qualifié de *murator polentaphagus*. J'aime les entendre s'accompagner sur l'accordéon quand, de leur voix que votre Monsieur prétendrait enrôlée, tandis qu'elle n'est que poétiquement voilée, ils chantent en chœur l'hymne national :

Viva Garibaldi, viva l' macheroni,
Viva la polenta, Vittor' Emmanuele,
Viva il risotto e la costituzione,
Viva la busecca, la santa libertà !

Toutes les fois que j'entendrai résonner un de ces concerts rustiques dans un wagon non seulement de troisième, mais même de quatrième classe, j'y monterai, aurais-je un billet de coupé-lit. Et ce n'est pas votre Monsieur grincheux qui m'en empêchera. Ah ! mais non.

Et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A***, organiste à Anzeindaz.

L'heure psychologique et l'heure vaudoise.

Il s'agissait d'un de ces gais banquets qui animeront toujours les réunions les plus sérieuses. Le cuisinier était à son poste, l'arme au bras, tandis que, dans une salle voisine, M. X... pérorait depuis une demi-heure sur... sur... Figurez-vous que je ne m'en souviens plus. Prière de me passer ce *lapsus* et ce, pour une bonne raison, je n'étais plus là. Peu après avoir répondu à l'appel, je m'étais éclipsé en compagnie du docteur V...

Pour l'heure, nous venions de déguster un excellent vermouth et attendions tranquillement nos commensaux.

Ils se faisaient désirer, ce qui suggéra la réflexion suivante à mon brave docteur :

— Franchement, ce retard est on ne peut plus déplorable. Ces éternels discoureurs seront cause que je vais manquer mon heure psychologique.

— Votre heure psychologique, docteur ?

— Oui, mon heure psychologique. Cela vous étonne ? N'en auriez-vous point par hasard ? Oh ! ces Vaudois, ils sont tous les mêmes.

— Patience, mon cher monsieur. Auriez-vous l'extrême obligeance de me dire ce que vous entendez par là ?

— Hum ! je le veux bien, mais du moment que vous me paraissez être aussi inintelligible que les autres, je ne vois pas trop à quoi cela pourra servir. Mais enfin, puisque vous y tenez, voici mon système : Il n'y a qu'un temps pour tout. Chaque chose doit se faire à son heure, sinon il en résulte les plus graves inconvénients. Supposons que je sois en mesure d'effectuer un paiement quelconque et que mon créancier ne se présentant pas à jour fixe, une autre occasion se présente d'employer l'argent réservé dans ce but, je manque mon heure psychologique. Supposons encore, cela m'est arrivé dix fois au moins, que je trouve à propos de me fiancer un jour plutôt qu'un autre et que cependant aucune beauté ne s'offre à mes regards, je manque encore mon heure psychologique. Vous le voyez, mon cher, il n'est pas indifférent qu'une chose se passe ou se fasse à tel moment plutôt qu'à tel autre. Pour qu'elle réussisse, il faut qu'elle ait lieu à temps et pas plus tard. Ainsi tenez, pour en revenir à mon point de départ, mon heure psychologique est là pour le banquet, dont les précieuses émanations arrivent jusqu'à nous. Dix minutes plus tard, mon estomac ne recevra plus volontiers la nourriture ; il la digérera mal et le repas ne me profitera pas. Avez-vous compris ce que j'entends par l'heure psychologique.

Cette conversation me jeta dans de profondes et noires réflexions. Le résultat en fut que l'heure vaudoise n'était pas l'heure psychologique et que l'heure psychologique n'était pas l'heure vaudoise.

Nous en rions volontiers ; c'est un sujet d'innocente plaisanterie. Le fait n'en a pas moins sa gravité. Rapprochons la théorie du docteur V... de la lacune que je signale, qu'arrivera-t-on à constater ? C'est que la plupart des choses qui se font dans notre canton sont ou bien manquées, ou bien défectueuses.

Un de mes amis est membre d'environ trente comités. Il assiste à plus de quatre cents séances diverses par année. Pour chacune de ces séances, on le fait attendre en moyenne une demi-heure. Le même a un millier de rendez-vous d'affaires annuellement, avec un quart-d'heure de retard par rendez-vous. Ponctuel lui-même, mais infortuné, mon ami perd donc environ quatre cent cinquante heures, par le seul fait de l'heure vaudoise !

Cette insupportable habitude est tellement enracinée chez nous qu'il n'y a pas jusqu'aux chemins de fer qui ne l'aient prise. Et pourtant chacun sait que si la ponctualité est absolument nécessaire quelque part, c'est bien sur les voies ferrées.

Chacun donc en souffre et personne n'oppose quoi que ce soit.

On fondera des sociétés de toute espèce, avec les

buts et les programmes les plus variés; il y en aura pour tout, à l'exception de la ponctualité.

Eh! bien, lecteurs, je vous propose une ASSOCIATION POUR LE RESPECT DE LA PONCTUALITÉ. Les adhésions seront reçues par la rédaction du *Conteur*, et, à la première assemblée générale, on discutera ce projet de règlement :

Article 1^{er}. Il est fondé à Lausanne une association vaudoise pour le respect de la ponctualité.

Art. 2. A partir de l'âge de seize ans, les deux sexes sont admis dans la société.

Art. 3. Chaque membre s'engage à respecter la ponctualité pour ce qui le concerne, ainsi qu'à travailler à la faire respecter autour de soi.

Art. 4. On ne paie pas de contributions, mais des amendes versées de bonne foi pour toute infraction personnelle au respect de la ponctualité.

Art. 5. Cinq membres choisis annuellement parmi les plus ponctuels et non immédiatement rééligibles composeront le comité.

Signez donc, signez. L'heure vaudoise n'est peut-être pas là pour le faire, mais il n'en est pas de même de l'heure psychologique. B. C. L.

Lo grabudzo ein France.

— Dis-vâi, Toinon, tè que te tins lè papâi, espli-qu'a'mè vâi cein que font pè la France, qu'on où perein què cein, iò qu'on aulè; lâi a prâosu onna rêvejon, quiet?

— Oh! vouaiquie, n'est pas tot à fé lo même affèrè, mâ tot parâi lâi a per lé on miquemaque dâo tonaire.

— N'est-te pas on certain Tsambetta que lâi fâ lo détèrtin et qu'est la causa dè tot cé grabudzo? Noutre n'amodiâo no z'a de que l'étâi on comunâ, on rein dâo têt, et que ne vaillessâi pas la corda d'on peindu.

— Eh! à Dieu mè reindo, la quinna! Te n'amodiâo n'est que 'na canaille; que ne châi vignè pas! L'est lè ristous que diont dinsè. Cé Tsambetta, l'est on crâno zigue, va pî, que ne mâtsè pas papet, et se n'étâi pas quie, farâi onco pî ein France què dézo lè Bernois dâo teimps dâi batz. On rein dâo tot!!! t'escarbouillâi-te pas! Tsambetta, l'est on Eytet!

— Adon qu'ont-te tant à sè tsermailli?

— Eh! bin, tè vé derè : Du la guierra avoué lè Prussiens, te tè rassovins que Napoléion, que l'étâi don l'empereu, a étâ fotu frou po cein que l'avâi mau 'einmandzi l'affèrè, que rupâvè lè z'impoù et que l'a étâ la causa que lè Français ont étâ rebattâ; et parâit bin que l'étâi on minço, du que lè z'Allemands que l'aviont prâi à Sédan, n'ont pas pi voliu lo gardâ, quand bin lè Français lo redemandâvon pas. Adon l'est z'allâ verî lè ge pè Londres, ique iò l'est noutra Jenny, qu'est ein serviço tsi Monsu Sir Jone Verbindaine, 12, Square Street, Londres, Angleterre. La sé per tieu, cll' adresse.

Adon po ein reveni, pas petout que lo Napoléion a été coffrà pè lè Prussiens, lè Français ont décidâ

que cein âodrâi tsi leu coumeint tsi no, que y'arâi 'na républiqua et l'ont nonmâ po présèideint Monsu Thiai, lo Adolfe, po cein que vegnâi soveint pè Outsyt et que savâi bin coumeint cein allâvè dein lo canton dè Vaud, kâ totè lè demeindzè matins, dévânt lo prédzo, que Macaca lo menâvè dein sa liquietta po accrotsi dâi peissons, dévezâvon lè dou, et Monsu Thiai, que n'étâi rein du po appreindrè, a bintout étâ âo coreint dâi z'affèrès.

Quand don Monsu Thiai fe assermeintâ, coumeincâ pè pâyî l'ameinda que dévessont âi Prussiens, pè espèdiyî tsil eu lè z'Allemands que s'hiver-nâvon pè la France et pè remettè tot ein oodrè pè Paris, iò lè comunâ aviont tot brezi, tot freccassi, tot épèclliâ, et après ein l'einmourdzâ bin adrâi la républiqua, que totè lè bravès dzeins étiont h'n'éze, kâ tandi clia guierra fasâi tchai vivrè, qu'on étâi d'obedzi dè medzi lè tsats, lè rattès, lè lanzai et tot cein qu'on trovâvè. Adon quand Monsu Thiai fe quie, cein coumeincâ à bin allâ, mâ pas grand teimps, kâ la Janette à Napoléion, qu'étâi véva et que s'einrhonmâvè pè Londres, iò lâi fâ dâi fortès niolès, regrettâvè Paris, et on part de lulus que trovâvon que ne fasâi pas asse bio què lè z'autro iadzo, coumeinciron à ronnâ, kâ l'allavon ti lè de-dzâo né tsi Napoléion que fasâi dansi, et que fasâi dâi tirèbas iò poivon bâirè à tire larigot et iò l'aviont tot à remolhie mot, cein que cein lâo cotâi on crutze, tandique Thiai ne vollie rein mé dè cé commerce. N'ein pas lo moïan, se desâi, cein cotè, vaut mi âidî âi pourrès dzeins, et payi noutrè dettès; mâ lè z'autro que sè fotiont pas mau dè cein et que ne viquessont què po lâo panse et lâo borsa ont bin tant eimbètâ cè pourro Monsu Thiai que l'a démichenâ et que lè z'a einvouyi cutsi sur sa veste.

(Lo resto on autro iadzo.)

YVONNE ET CARMEN

II

Les jours se succédèrent, et il les passa sur le pic de Saint-Julien. A force d'avoir usé de tout, il n'aimait pas grand-chose : ses meilleurs amis l'ennuyaient quelquefois, et ses maîtresses passaient, à travers sa mémoire, comme des ombres fugitives pareilles les unes aux autres. Aucune préférence n'avait marqué son empreinte; aucun regret ne laissait de trace. Il avait usé ses caprices comme on use des vêtements, et son existence entière ressemblait à une longue journée sans ouragan ni soleil. Près de la petite montagne, il se reposait des sensations énervantes de sa vie passée, et l'enfant à demi-sauvage prenait la place des souvenirs qui fatiguaient son esprit et le sortait ainsi de sa torpeur morale.

Il est vrai de dire que Carmen était femme avant d'être jeune fille: il y avait en elle une attraction inexplicable, une hardiesse de cœur précoce jointe à l'ignorance la plus absolue. Sa beauté se développait sous les regards de Didier, qui la voyait telle qu'elle devait être quand le luxe et l'amour lui auraient donné le cadre et la vigueur qui lui manquaient: aussi l'arrêt qui décidait de son sort était-il prononcé depuis longtemps: il comptait l'enlever à sa mère et à sa montagne.

Et, pourtant, malgré ce projet arrêté, il ajournait son départ et son rapt par la seule raison que ce stage, auquel il